

Florin Țurcanu*

Institut d'Etudes Sud-Est Européennes
Bucarest

Turtucaia/Toutrakan 1916 : la postérité d'une défaite dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres

Résumé : La défaite subie à Turtucaia, la tête de pont roumaine sur la rive sud de Danube, en septembre 1916, a laissé une marque indélébile dans l'opinion publique roumaine dans l'entre-deux-guerres. Les tentatives d'expliquer cette défaite sans appel au tout debout de l'engagement roumain dans la Grande guerre se succédaient en ajoutant son lot de rumeurs sur les atrocités commises par les troupes bulgares victorieuses. La question de la responsabilité pour la défaite fut une question brûlante aux niveaux politique et militaire déjà pendant la guerre et notamment après les retours des officiers et soldats roumains après la signature de la paix séparée en mai 1918. La victoire et la création de la Grande Roumaine créa les conditions pour les enquêtes officielles, mais aussi pour la transposition du sujet dans la littérature, témoignage poignant de son importance et de son actualité. Défaite emblématique et difficile à évacuer de la mémoire collective, défaite porteuse d'un permanent avertissement sur la fragilité de la victoire finale et de ses acquis, défaite convertible en réquisitoire sur une scène politique en pleine transformation à partir de 1918, Turtucaia, ne devait s'effacer de la conscience publique roumaine qu'après l'instauration du communisme.

Mots-clés : Roumanie, Turtucaia, Grande guerre, défaite

Entre le 1^{er} et le 6 septembre 1916, l'armée bulgare, secondée par un détachement allemand, infligeait une défaite sans appel aux troupes roumaines composant la garnison du camp retranché de Turtucaia/Toutrakan sur la rive sud du Danube. Il s'agissait d'une bataille d'entrée en guerre : la Roumanie venait de rejoindre le conflit le 27 août 1916. Une bataille qui devint pour longtemps synonyme de traumatisme de la défaite pour l'armée et pour l'opinion publique roumaine.

Ce que l'on appelait à l'époque la « tête de pont » de Turtucaia se trouvait dans la Dobroudja méridionale, annexée par la Roumanie par le traité de Bucarest de 1913. Le camp retranché était constitué par deux lignes de défenses formant des demi-cercles concentriques dont le diamètre était formé par le Danube. La ligne secondaire de défense se trouvait à quelques 4 km de la ville tandis que la principale ligne de défense, éloignée de 6 à 7 km de la ville, formait un front d'environ 30 kilomètres. Elle était jalonnée par 15 ouvrages fortifiés en terre avec des tranchées et des abris renforcés. Ces « centres » fortifiés, distants

* fturcanu@gmail.com

de un à deux kilomètres les uns des autres et reliés par des tranchées profondes, était complétés par d'autres positions de tir pour l'artillerie et l'infanterie, des abattis et des réseaux de barbelés. Certains des centres étaient dotés de tourelles blindées dont plusieurs ne sont pas achevées quand la guerre éclate. La garnison comporte environ 26 000 hommes dépourvus de toute expérience au combat et l'effectif montera jusqu'à 39 000 pendant la bataille. L'artillerie de la place forte compte quelques 160 pièces de différents calibres dont à-peu-près une vingtaine sont inutilisables. S'y ajoutent 66 mitrailleuses.

A la fin de cette bataille épique pour l'armée bulgare, les pertes sont lourdes, des deux côtés : 2546 militaires bulgares morts, quelques 7800 blessés, tandis que du côté roumain on dénombre, avec moins de précision, autour de 7000 morts et blessés.¹ Pour les Roumains, le choc vient, avant tout, du grand nombre de prisonniers capturés par les Bulgares : plus de 28 000, dont 480 officiers.² Quelques 2200 militaires roumains se sont sauvés, parfois dans des embarcations de fortune ou à la nage, sur la rive opposée du Danube ou en prenant, sous le feu des mitrailleuses bulgares, la direction de la ville de Silistra, en aval de Turtucaia.³ Parmi eux, le commandant de la garnison, le général Teodorescu, qui a traversé le fleuve sur un monitor roumain⁴ en abandonnant ses troupes quelques heures avant l'arrêt des combats.

« La souffrance serre mon cœur, note peu après, dans son journal, le général Alexandru Averescu qui allait devenir un des commandants célèbres de la campagne de 1916–1917. Nous commençons la guerre en écrivant une page affreuse, qui demeurera à jamais. »⁵

¹ Petur Boychev, *Geroite na Tutrakanskata epopeia* (Sofia : IK Gutenberg, 2016), 15.

² G. A. Dabija, *Armata română în Războiul Mondial (1916–1918)* (Bucarest : I. G. Hertz [s.d.]), t. I, 246–247. Dans ses mémoires, l'homme politique roumain Ion G. Duca, membre du gouvernement au moment de l'entrée en guerre, parle de 6160 morts et blessés du côté roumain (Ion G. Duca, *Amintiri politice*, t. II [Munich : Jon Dumitrescu Verlag, 1981], 14). A peu-près 350 militaires roumains seraient morts des suites de leurs blessures dans l'hôpital de Turtucaia après l'occupation de la ville par l'armée bulgare, voir Colonel Constantin Zagoariș, *Turtukaia* (Ploiești : Institutul de Arte Grafice Concurența, 1939), 523.

³ Constantin Kiritescu, *Istoria războiului pentru întregirea României 1916–1919*, t. I, 2e éd. (Bucarest : Cartea romaneasca, 1925), 398 ; Dabija, *Armata română*, 246. L'histoire militaire officielle de la participation de la Roumanie à la Grande Guerre retient un nombre différent de prisonniers roumains capturés à Turtucaia : 500 officiers et 22 000 soldats, voir Ministerul Apărării Naționale [MAN], M.St. Major – Serviciul Istoric, *România în Războiul Mondial 1916–1919*, t. I (Bucarest : Monitorul Oficial și Imprimeriile Statului, 1934), 552.

⁴ 42 officiers et 2166 soldats de la garnison se seraient sauvés, voir MAN, M.St. Major – Serviciul Istoric, *România în Războiul Mondial*, 552, n. 1. Le général Dabija, *Armata română*, 247, évoque 3500 militaires roumains qui se seraient sauvés de Turtucaia.

⁵ Gen. Constantin Teodorescu, *Turtucaia. Studiu tactic și cauzele înfrângerii* (Brașov : Tipografia Unirea, 1922), 123. Le général Teodorescu aurait quitté la garnison en vertu d'un

Comment est-ce que cette bataille que l'historien américain Glenn Torrey appelait « an embarrassing tactical defeat but in itself of little strategic importance »⁶ a pu produire tout de suite une impression si profonde dans les rangs des élites et de l'opinion roumaine ? Et pourquoi cette forte impression initiale a-t-elle engendré par la suite des ondes de chocs mémorielles – mais aussi politiques – avant même la fin de la guerre mais aussi après ?

Plusieurs observateurs contemporains, comme le général Dabija, ancien attaché militaire de la Roumanie à Sofia à l'époque des guerres balkaniques et officier d'Etat-Major sur le front du Sud en septembre 1916, privilégient la dimension psychologique des effets de la défaite : « ...La défaite de Turtucaia, écrivait-il dans les années 1930, fut grave non pas du point de vue stratégique, mais du point de vue moral. [...] Après Turtucaia, le moral du commandement supérieur a subi une chute qui s'est transmise de manière fulgurante aux échelons inférieurs jusqu'aux troupes. »⁷

Bien que dans les premiers jours la presse roumaine ait cherché soit à investir la chute de Turtucaia de l'aura d'une défaite glorieuse soit à calmer le public en relativisant les conséquences du désastre,⁸ ce qui s'est fortement imposé dans l'opinion fut un mélange de stupéfaction et d'humiliation. « L'impression dans la capitale est désastreuse. Etre battu par les Allemands n'est pas une honte, mais être battu par les Bulgares... », note un avocat bucarestois du haut de ses préjugés ethniques partagés par nombre de ses compatriotes.⁹ Le journaliste Constantin Bacalbașa dénonçait, en 1921, cet état d'esprit lorsqu'il écrivait qu'en 1916 « il n'y avait que très peu, très peu de Roumains qui pouvaient s'imaginer que l'armée roumaine pouvait être battue par les Bulgares » ce qui ne l'empêchait pas de croire qu'à Turtucaia « le mérite des Bulgares a été médiocre » car ils avaient combattu là-bas dans une coalition commandée par le général von Mackensen où entraient des Allemands, des Austro-Hongrois et des Turcs.¹⁰ A un autre niveau d'analyse, l'homme politique Ion G. Duca, confirme cette cécité collective devant le potentiel militaire du voisin sud-danubien : « Certains, ha-

ordre reçu du Grand Quartier Général [GQG] Roumain, voir MAN, M.St. Major – Serviciul Istorice, *România în Războiul Mondial*, 550 ; Glenn Torrey, *The Romanian Battlefront in World War I* (Lawrence : University Press of Kansas, 2011), 72). Le général Teodorescu, *Turtucaia*, 122–123, ne mentionne pas dans ses souvenirs un tel ordre qu'il aurait eu intérêt à invoquer en sa défense mais seulement l'approbation que son geste a reçu ultérieurement de la part du GQG roumain.

⁶ Gen. Alexandru Averescu, *Răspunderile* (Ligii Poporului, 1918), 32.

⁷ Torrey, *Romanian Battlefront*, 74.

⁸ Dabija, *Armata română*, 258.

⁹ Nicolae Iorga, « Lupta de la Turtucaia », *Războiul nostru în note zilnice*, t. II (Craiova : [s.d.]), 105 ; Constantin Mille, « Fleoarțe », *Adevărul*, 27 août/9 septembre 1916.

¹⁰ Vasile Th. Cancicov, *Jurnal din vremea ocupației*, t. I, (Bucarest : Humanitas, 2015), 49.

bitués aux succès faciles de la campagne de Bulgarie [de 1913, n.n.] concevaient difficilement l'idée d'une défaite immédiate et notamment d'une défaite provoquée par les Bulgares que nous avons tellement l'habitude de mépriser. »¹¹

Le lieu même de la défaite brouillait une solide carte mentale collective qui faisait des contrées sud-danubiennes un espace où la Roumanie avait joué à deux reprises – en 1877–1878 et 1913 – le rôle de puissance victorieuse et aussi celui d'arbitre mettant fin à la 2^e Guerre Balkanique. Les Bulgares n'avaient-ils pas évité de se battre contre l'armée roumaine qui envahissait leur pays en 1913 en se rendant même en grand nombre à plusieurs occasions aux troupes du roi Charles I^{er} ? Le nord de la Bulgarie était devenu une terre de récits d'héroïsme et de succès militaires placés au cœur même du processus de construction nationale, qu'il s'agisse des victoires contre les Turcs en 1877–1878 ou de la campagne contre la Bulgarie en 1913. « Quel malheur fut pour nous la facilité de la campagne de 1913, les riches présent qu'elle nous a apporté ! » s'exclame l'historien Nicolae Iorga le lendemain de la défaite.¹²

A la confusion et à l'humiliation d'une débâcle infligée par un ennemi qui avait été manifestement sous-estimé s'ajoutent très vite les rumeurs sur les atrocités subies par les prisonniers roumains, les exécutions en masse ou des mutilations dont une partie d'entre eux auraient été victimes.¹³ Ces rumeurs confortent l'opinion roumaine au moins sur un point – l'image de l'infériorité fondamentale, définitive, de l'ennemi aujourd'hui victorieux – et constitue un antidote, très imparfait, au sentiment collectif d'humiliation. Les rumeurs rejoignent aussi les rangs de l'armée roumaine qui combat en Transylvanie, comme le note, une semaine après la bataille de Turtucaia, le jeune officier Grigore Romalo lors de la discussion d'un plan d'attaque avec ses camarades : « Sur beaucoup de visages se lisent certaines émotions. Ce qui les émeut le plus [...] je crois, c'est le massacre de Turtucaia, le massacre des prisonniers. Et ils ont raison. »¹⁴

Ces rumeurs n'étaient pas complètement dépourvues de fondement. Plusieurs cas où des militaires roumains grièvement blessés avaient été achevés par les soldats bulgares victorieux furent consignés par des survivants¹⁵ tandis que

¹¹ Constantin Bacalbaşa, *Capitala sub ocupația dușmanului 1916–1918* (Brăila : Alcalay & Calafeteanu, 1921), 6–7.

¹² Duca, *Amintiri politice*, 18.

¹³ Iorga, « Lupta de la Turtucaia », 107.

¹⁴ Regina Maria a României, *Jurnal de război*, t. I (Bucarest : Humanitas, 2016), entrées du 25 août/7 septembre et 26 août/8 septembre 1916 ; Grigore Romalo, *Carnete de război 1916–1917* (Editura Corint, 2017), 26, 35 et 39 ; Vasile Th. Cancicov, *Impresiuni și păreri personale din timpul războiului României*, t. 2 (Bucarest : Atelierle Societății Universul, 1921), 426 ; Arabella Yarka, *De pe o zi pe alta. Carnet intim 1913–1918* (Bucarest : Compania, 2010), 96 ; Iorga, *Războiul nostru în note zilnice*, 112 et 122.

¹⁵ Romalo, *Carnete de război*, 35.

l'assassinat de certains prisonniers, fraîchement capturés – comme celui, devenue emblématique, du major Ioan Dervescu, tué devant des centaines d'autres camarades d'infortune pour avoir refusé de se laisser dépouillé de sa montre – devaient frapper les esprits et entrer dans la narration historiographique et littéraire.¹⁶ Il n'y eut pas, cependant, d'exécution en masse « à la mitrailleuse » des prisonniers roumains comme l'a voulu une croyance vite répandue dans les rangs de l'opinion roumaine et dont s'est fait l'écho avec une certaine prudence, dans son journal, la Reine Marie.¹⁷ L'origine de cette dernière rumeur réside vraisemblablement dans les exécutions simulées auxquelles furent soumis certains des prisonniers par les militaires bulgares immédiatement après la capitulation de la place forte.¹⁸ Cette rumeur d'exécution en masse ne sera partiellement démentie qu'en 1918 lorsque le retour des prisonniers roumains capturés à Turtucaia remplacera les légendes populaires avec les relations et les rapports, beaucoup plus précis, de l'expérience, souvent très dure et traumatisante, de la captivité dans les camps bulgares.¹⁹

Enfin, la défaite de Turtucaia ne pouvait même pas être considérée comme une défaite glorieuse – les contemporains l'ont vite compris et jamais il n'y a eu dans l'entre-deux-guerres, de tentative sérieuse d'attribuer à cette bataille l'aura d'une magnifique tragédie. Ni la résistance acharnée du 79^e régiment d'infanterie qui, situé sur la direction principale de l'attaque bulgare, perdit trois quarts de ses soldats tués ou blessés, ni les actes isolés, souvent individuels, d'héroïsme ne rachetèrent dans la perception publique et dans la reconstitution historique la conviction générale d'une catastrophe honteuse. Dans la rangée de noms de batailles qui orne l'Arc de Triomphe de Bucarest, érigé en 1936, le nom d'une défaite « glorieuse » comme celle de Neajlov – déroulée du 29 novembre au 3 décembre 1916 et qui entraîna la chute de Bucarest – a pu trouver sa place, chose impensable pour la bataille de Turtucaia.

« Et puis, en pleine ébullition de bravoure, quand les communiqués militaires venant du Nord étaient tellement généreux – surgit Turtucaia. [...] Des rumeurs pesantes, des regards qui cherchaient, fébrilement, le dernier communiqué, devenu laconique, la foule silencieuse, la joie tuée sur les visages. »²⁰ L'écrivain Cezar Petrescu décrivait ainsi dans son roman de 1927 intitulé *Assombris-*

¹⁶ Zagoriț, *Turtucaia*, 7, 147, 159, 172, 193, 194 et 389.

¹⁷ Kirișescu, *Istoria războiului*, 394 ; George Topirceanu, *Amintiri din luptele de la Turtucaia. Pirin-Planina (episoduri tragice și comice din captivitate)* (Bucarest : Humanitas, 2014), 79.

¹⁸ Regina Maria a României, *Jurnal de război*, entrée du 25 août/7 septembre.

¹⁹ Mémoire dactylographié de Constantin Zagoriț intitulé « Tratatamentul ofițerilor români prizonieri în Bulgaria » et datée 1919, p. 2, Académie Roumaine, Section des manuscrits, Fond Nicolae Iorga ; Topirceanu, *Amintiri din luptele de la Turtucaia*, 32.

²⁰ Cancicov, *Impresiuni și păreri personale*, 426; Zagoriț, « Tratatamentul ofițerilor români prizonieri în Bulgaria », 2.

sement, le seuil psychologique franchi par une société qui ne bascule vraiment dans la guerre que sous le choc d'une débâcle militaire. Dans les mémoires du ministre Constantin Argetoianu, Turtucaia marquait aussi une ligne de partage des eaux dans l'histoire politique roumaine : « Avec Turtucaia a débuté, chez nous, la haine contre les partis politiques [car] Turtucaia a montré au grand jour l'inanité des gens auxquels le pays avait confié son sort... Avec Turtucaia est née chez nous une mentalité nouvelle.»²¹

Sans publicité aucune – chose explicable sous le régime de la censure de guerre – les responsables militaires initient dès le mois de septembre 1916 une première enquête sur les conditions dans lesquelles une fraction de la garnison – et notamment des officiers – a pu se sauver de la ville assiégée.²² La tension se fait sentir dans les rangs de l'armée. Les tentatives de trouver des responsables menant aux premières accusations d'abandon de poste et de désertion en présence de l'ennemi engendrent une procédure de justice militaire qui n'aura pas le temps de se développer à l'automne 1916 à cause des revers militaires et de la défaite de l'armée roumaine dans le sud du pays en novembre et décembre 1916.

Ce n'est que dans le contexte de 1918, avec le retour de la paix et des passions politiques que Turtucaia acquiert pleinement sa signification symbolique. 1918, année de la paix séparée signée le 7 mai entre la Roumanie et les Puissances centrale, année d'une importante démobilisation partielle de l'armée roumaine est aussi l'année où commence une recomposition du paysage politique qui annonce déjà l'entre-deux-guerres. Ce contexte, enrichi par le retour au pays d'une bonne partie des prisonniers roumains – y compris ceux détenus en Bulgarie – engendre une massive libération de la parole – notamment dans les rangs des militaires – qui agit comme une lentille grossissante sur le cas de Turtucaia. Afin d'en réduire les effets, un ordre émis en avril par le Grand Quartier Général interdisait formellement les discussions sur « les opérations militaires passées » et sur « les différents succès ou insuccès de nos ennemis, de nos amis et de l'armée roumaine elle-même » en invoquant les risques liés à l'espionnage.²³

L'issue défavorable, militaire et politique, de la guerre, au début de 1918, contribue au retour du thème « Turtucaia ». Celui-ci devient un abcès de fixation mémoriel et politique, qui participe au doute, à la colère, à la demande de comptes qui se font entendre. Un de ceux qui entendaient raviver alors la mémoire de Turtucaia était le général Alexandru Averescu, héros de la guerre qui se lance en politique comme l'homme qui, à la fois, assume des responsabilités – il est brièvement premier ministre en février-mars 1918 – et qui demande pu-

²¹ Cezar Petrescu, *Intunecare* (Bucarest : Litera, 2010), 207.

²² Constantin Argetoianu, *Pentru cei de mâine. Amintiri din vremea celor de ieri*, t. III, 5^e partie (Bucarest : Humanitas, 1992), 36.

²³ Archives Militaires Roumaines (AMR), Fonds « Comandamentul Capului de Pod Turtucaia », D. 6, 13, 15, 23, 44.

bliquement des comptes aux dirigeants politiques et militaires compromis par l'issue de l'engagement du pays dans le conflit.

L'explication politique du désastre de Turtucaia émerge comme un thème qui bénéficie de l'encouragement des germanophiles roumains – maintenant au pouvoir – mais aussi de certains responsables de l'armée intéressés à substituer, au moins en partie, à l'explication militaire du désastre une explication politique. Un comité d'enquête parlementaire est constitué afin d'amasser les preuves nécessaires à l'inculpation du gouvernement Brătianu pour mauvaise préparation de l'entrée en guerre. Le général Aslan, ex-commandant de la 3^e armée, largement considéré comme le principal responsable pour la défaite,²⁴ met en cause à cette occasion l'ensemble de l'équipement de l'armée en 1916 y compris, explicitement, l'armement obsolète et la pénurie de munitions de l'infanterie roumaine à Turtucaia.²⁵ C'est la ligne de défense qu'adoptera son ancien subordonné, le général Teodorescu, lorsqu'il proclamera quatre ans plus tard : « Avec l'armée [roumaine] de 1916 on ne pouvait pas faire mieux, peu importe la valeur et la bravoure des généraux. »²⁶

Pour le général Averescu, qui se trouve en rivalité avec d'autres hauts responsables de l'armée, la culpabilité pour l'échec de l'entrée en guerre est partagée entre les politiques et certains militaires habitués des faveurs gouvernementales. Ceci est valable aussi dans le cas de la défaite de Turtucaia. A ses yeux, à la mauvaise préparation de l'entrée en guerre s'ajoute une double absurdité : celle de la médiocre valeur stratégique de la forteresse et celle de l'ordre de résistance à outrance transmis à la garnison au plus fort des combats : « Pourquoi ? Pourquoi ? s'exclame Averescu. Qu'avions-nous à défendre à Turtucaia ? La fameuse tête de pont sans pont ? »²⁷

C'est, finalement, l'écroulement des Puissances centrales à l'automne 1918 et la fin de leur emprise sur la Roumanie suivie du triomphe du projet national roumain qui relèguèrent au second plan la question des responsabilités du gouvernement Brătianu pour la défaite. Mais, comme le remarque l'homme politique Ion G. Duca, fidèle compagnon politique de Brătianu, la mémoire de Turtucaia continuera d'être associée, dans les années 1920, avec le nom du premier ministre qui avait assumé la responsabilité de l'entrée en guerre de la Roumanie : « Le pauvre Brătianu fut attaqué des années durant à ce sujet. Il avait accompli l'unité du pays et on continuait de lui jeter à la figure 'Turtucaia' ! qui était invo-

²⁴ AMR, Fonds « Comandamentul general al etapelor », D. 172, f. 304.

²⁵ Regina Maria a României, *Jurnal de război*, entrée du 25 décembre 1916/7 janvier 1917.

²⁶ Déposition du général de division Mihail Aslan datée du 4 octobre 1918, AMAE, Bucarest, Fonds 71-1914, E2, partea a II-a (*Judecarea Ministerelor Brătianu 1914–1924*), t. 56, f. 319–322.

²⁷ Gen. Teodorescu, *Turtucaia*, 140.

quée pour prouver notre impréparation militaire. »²⁸ Le futur premier ministre Duca, solidaire de l'*establishment* du Parti National Libéral qui s'identifiait exclusivement avec la victoire finale et la création de la Grande Roumanie, rejette dans des paragraphes entiers de ses mémoires la responsabilité sur les militaires roumains et sur l'inaction de l'allié russe en Dobroudja.²⁹ Le rapprochement que fait Duca entre la bataille de Turtucaia et celle de Charleroi, déroulée en août 1914 au début de l'offensive allemande sur le front de l'Ouest et soldée par la défaite de l'armée française est représentative d'une tentative subtile de dédouaner le gouvernement libéral de l'époque dont le chef était aussi ministre de la guerre. Les deux batailles sont, aux yeux de Duca, des batailles d'entrée en guerre plus susceptibles de tourner au désastre que les batailles ultérieures. « L'armée française, tellement merveilleuse et brave, fut à Charleroi en dessous de toute critique. [...] Avons-nous oublié qu'à Charleroi les commandants français se sont montrés tellement incapables que Joffre fut obligé de limoger plus de 70 généraux ? »³⁰ Pour Duca, les équivalent roumains de ces généraux français sont les généraux Aslan, Teodorescu et Basarabescu, limogés eux-mêmes après Turtucaia et qui représentent « des manifestations d'un phénomène général » repérable dans tous les débuts de guerre.³¹

Au-delà des accusations d'ordre politique qui fleurissent en 1918 et qui ne disparaîtront jamais complètement, la question de l'explication militaire de la défaite demeurait et, bien que mue par des raisons partisans, le réquisitoire que dressait quelqu'un comme Averescu permettait le glissement de l'explication politique vers l'explication proprement militaire du désastre. Le besoin d'une telle explication était douloureusement ressenti par l'armée et ceci dès avant l'armistice du 11 novembre avec, notamment, le retour des prisonniers de Turtucaia à partir du printemps 1918. Le malaise de l'institution militaire et le besoin d'évaluer le comportement des officiers – aussi bien pendant les combats de Turtucaia qu'à l'époque de la captivité – donna naissance à deux commissions spéciales d'enquête, l'une constituée le 9 juin 1918 et dirigée par le général Eremia Grigorescu³², l'autre, qui lui succéda, entre décembre 1918 et avril 1919, sous la direction du général Istrati.

Le très grand nombre d'officiers roumains tombés prisonniers à Turtucaia – 480 sur un total de 550³³ – créait une caisse de résonance particulière pour la mémoire de la défaite. Pendant la dernière année de captivité en Bulgarie

²⁸ Gen. Averescu, *Răspunderile*, 32.

²⁹ Duca, *Amintiri politice*, 16.

³⁰ Ibid. 14–17.

³¹ Ibid. 16.

³² Ibid. 17.

³³ AMR, Fonds « Comandamentul General al etapelor », D. 395, f. 1-2.

les camps de Kîrdjali, Sliven et Haskovo comptaient – en chiffres approximatifs, selon un rapport roumain – 100, 150 respectivement 470 officiers roumains.³⁴ Les grandes concentrations de ces officiers dans les différents camps bulgares ont favorisé les discussions, les interrogations et les mises en causes critiques du déroulement d'une bataille à laquelle la majorité de ces hommes avaient participé. Certains d'entre eux ont entrepris ce qu'un document de la commission Grigorescu appelait des « enquêtes personnelles » auprès de leurs camarades.³⁵ Les officiers de Turtucaia se savaient acteurs d'un moment de déshonneur collectif, intimement lié à leur condition de prisonniers, et tout en cherchant le sens de l'événement exceptionnel auquel ils avaient pris part ils réalisaient qu'au moins sur le plan moral, ils auraient des explications à fournir voir des comptes à rendre une fois de retour dans leur pays. En même temps, les quelque dizaines d'officiers rescapés du désastre faisaient tous l'objet d'un soupçon légitime à commencer par le général Teodorescu, dont la fuite de Turtucaia était devenue un véritable symbole.

Quatre mois après avoir commencé son activité – et peu avant de l'arrêter – la commission Grigorescu, avait reçu et étudié 225 dossiers d'officiers ayant combattu à Turtucaia, en remarquant que beaucoup de ceux sur lesquels planaient des soupçons ou des accusations s'étaient soustraits à l'enquête où s'y étaient soumis avec retard. Un nombre de 103 officiers furent considérés susceptibles d'une enquête approfondie à cause de leur comportement pendant la bataille ou dans les camps de prisonniers.³⁶

Un des officiers qui, bien que n'ayant pas participé à la bataille elle-même avaient fait sa propre enquête sur Turtucaia parmi ses compagnons d'infortune, prisonniers des camps bulgares, était le capitaine Constantin Zagoriț qui sera aussi intégré dans la commission Grigorescu. Zagoriț, promu major peu après son retour de Bulgarie, va consacrer toute sa vie à la reconstitution de ce qui s'était passé à Turtucaia. D'après son témoignage, pendant sa captivité il aurait recueilli autour de 1000 relations de quelques 500 militaires roumains tombés prisonniers lors de la bataille. Notées d'une écriture minuscule sur des feuilles de papiers cachées soigneusement dans quelques boîtes de conserves, ces relations, sauvées des perquisitions des autorités bulgares, furent apportées en Roumanie et servirent de base à la rédaction, entre 1918–1923 d'un ouvrage original et important pour la reconstitution de l'événement.³⁷ Zagoriț a aussi visité plusieurs fois le champ de bataille pour affiner sa reconstitution et il a soumis son manuscrit à la lecture d'autres officiers. A travers sa démarche on assiste à un

³⁴ Kiritescu, *Istoria războiului*, 398 ; Dabija, *Armata română*, 246.

³⁵ Zagoriț, « Tratatamentul ofițerilor români prizonieri în Bulgaria », 6.

³⁶ Voir plus bas, note 37.

³⁷ AMR, Fonds « Comandamentul General al etapelor », D. 395, Rapport daté du 12 octobre 1918, f. 135–136, 152–164, 169.

double effort. D'une part celui d'utiliser, tout en les dépassant, les différentes perspectives individuelles, forcément limitées, de la bataille en essayant d'aller outre le verdict de certaines de ses sources selon lesquelles « il sera impossible de déchiffrer quelques chose du chaos qui régnait là-bas. Car, en réalité, il n'y aurait pas eu des combats proprement-dits mais un enchevêtrement infini d'unités, dispersées et perdues dans les champs de maïs et dans les forêts ». ³⁸ D'autre part Zagoriț associe l'effort d'explication militaire de la défaite à la tentative de rendre palpable – témoignages à l'appui – l'expérience directe du champ de bataille, l'expérience du combat, de la retraite, de la liquéfaction de toute autorité et de tout esprit de résistance. Cette expérience ne peut être ignorée lorsqu'on cherche une cohérence explicative qui doit se placer, parfois, au ras du sol du champ de bataille. D'ici découle un autre trait du travail de Zagoriț : le besoin de retrouver et de reconstituer les actes d'héroïsme, individuel ou collectif, dans les rangs des troupes roumaines – autant de moments susceptibles de servir de points d'appui pour une tentative limitée de justice mémorielle et de rédemption morale collective. Il s'agit, proclame-t-il sur la couverture même de son livre, d'un « ouvrage écrit à la gloire des soldats qui par leur bravoure et par le sacrifice de leur vie ont sauvé l'honneur de l'armée et du peuple roumain dans les combats de Turtucaia ». ³⁹ Point de vue singulier qui nuance l'image d'une défaite unanimement abhorrée et qu'on préfère oublier, semble-t-il, à la fin des années 1930, à l'image de l'écrivain Geo Bogza, auteur, en 1939, d'un reportage sur la ville de Turtucaia où le visage souriant de la bourgade danubienne l'emporte complètement sur le souvenir, évoqué en passant, du « massacre qui lui avait conféré une si douloureuse célébrité ». ⁴⁰ Pour Zagoriț, qui était maintenant colonel en réserve, l'année 1939 marque la fin, qu'il s'impose lui-même, du chemin qu'il avait commencé dans les camps bulgares en recueillant les témoignages de ses camarades sur une tragédie qui laissait, apparemment, indifférent le jeune Bogza. Sentant la nouvelle guerre approcher et afin de contribuer, selon ses propres mots, à la formation des officiers de l'armée roumaine pour le conflit à venir, il publie son ouvrage ainsi qu'un atlas des combats de Turtucaia.

Le caractère, à la fois original et marginal de l'entreprise de Zagoriț distingue d'une part, ses écrits, des brochures publiées entre 1918–1923 par des généraux comme Aslan et Teodorescu, considérés responsables de la défaite et qui mélangent explications militaires et autojustification et, d'autre part, du travail historique canonique de Constantin Kirițescu, auteur, au milieu des années

³⁸ AMR, f. 5, Note datée du 14 (27) juin 1918 adressée au capitaine Zagoriț lui demandant de donner aux autorités militaire « le mémoire ou le travail que vous avez rédigé concernant Turtucaia à la suite de l'enquête personnelle que vous avez entrepris parmi les officiers prisonnier durant votre captivité ».

³⁹ Zagoriț, *Turtukaia*, 4.

⁴⁰ Ibid.

1920, de l'ouvrage classique, en trois volumes, sur la participation roumaine à la Grande Guerre, « which vividly portrayed both the agony and ecstasy of the war and inspired a generation of young Romanians », ⁴¹ comme l'écrit Glenn Torrey. Dans le chapitre consacré à Turtucaia, Kiritescu évoque dans un style passionnel une « page de souffrance et de honte », une « défaite désastreuse, humiliante » qui « a eu l'effet d'une paire de gifles en faisant saigner nos cœurs », qui « nous a exposé aux sarcasmes de l'ennemi et nous a compromis aux yeux des amis ». ⁴² L'auteur, qui avait lu en manuscrit l'enquête de Zagoriț, ⁴³ décrit dans un crescendo narratif bien conduit la montée inéluctable d'une tragédie en y insérant un réquisitoire auquel n'échappent ni commandants, ni simples soldats. Les épisodes de résistance ou de contre-attaques héroïques qu'il consigne avec soin, ne rachètent pas la médiocrité du commandement et la fragilité psychologique et morale d'une garnison dont le comportement est jugé par l'historien à la lumière des défaites glorieuses ou des victoires ultérieures de l'armée roumaine dans la campagne de 1916–1917. Les lamentations et les imprécations bibliques de Kirițescu, l'image qu'il donne du général Teodorescu abandonnant « sous un blizzard de malédictions » ses soldats pris au piège participent à un véritable verdict et ne manquent pas d'impressionner jusqu'à nos jours.

Mais la description la plus saisissante de ce que fut ce « Caporetto » roumain reste celle d'un témoin de première main, l'écrivain George Topîrceanu qui publia, en 1918 et en 1936, ses souvenirs de participant direct à la bataille et de prisonnier dans les camps bulgares. ⁴⁴ Sergent dans l'artillerie, Topîrceanu, fait le portrait le plus vivant et le plus terrifiant de toute la littérature roumaine du phénomène de la panique collective – celle qui s'est saisie des masses de soldats vaincus, piégés sur les bords du Danube par l'avancée ennemie, incapables de repartir au combat et réduits à choisir entre la captivité et la noyade. « Tel des bêtes effrayées ils se jetèrent sur le pont, sur le ponton, ils inondèrent le bac en se pressant sauvagement, en se frayant le chemin à coup de poing et en piétinant les blessés, pris par surprise et écrasés de tous les côtés. On entendait un cri déchirant, des lamentations d'hommes à l'agonie, des gémissements de poitrines écrabouillées sous les bottes, de gens dont les têtes étaient broyées sous les talons, d'estropiés aux blessures sanglantes, incapables de se défendre. Et cette cohue grandissait continuellement...; ils se pressaient, se poussaient avec acharnement [...] montaient les uns sur les épaules des autres, roulaient et revenaient à la charge avec des visages grimaçants sous l'emprise d'une unique pensée et d'une

⁴¹ Geo Bogza, *Țări de piatră, de foc și de pământ* (Bucarest : Fundația pentru Literatură și Artă Regele Carol II, 1939), 134.

⁴² Torrey, *Romanian Battlefield*, 256.

⁴³ Kiritescu, *Istoria războiului*, 362 et 403.

⁴⁴ Zagoriț, *Turtucaia*, 10.

poussée instinctive : qu'il échappe, *lui*, à tout prix, qu'il attrape une place sur le pont du navire. »⁴⁵

La valeur en tant que source historique des souvenirs de Topîrceanu – qui ne furent que discrètement republiés à l'époque communiste dans un recueil d'œuvres afin de ménager les relations « fraternelles » roumano-bulgares – est susceptible de s'accroître par un recouplement de son récit avec des documents d'archives encore très peu mis en valeur. La véridicité des scènes qu'il décrit mérite l'attention de l'historien car Topîrceanu se veut avant tout un témoin et va jusqu'à pratiquer parfois l'analyse rétrospective de l'événement. Je mentionne seulement les épisodes qui attestent la brutalité de l'armée roumaine envers les civils dans le contexte de la bataille ou la manière de surprendre la dangereuse fluidité du moment où la condition du combattant bascule dans celle de prisonnier de guerre susceptible de subir spontanément la haine de l'ennemi fraîchement victorieux et encore mû par la dynamique meurtrière du combat.

L'écrivain Cezar Petrescu, témoin littéraire d'une atmosphère bucaresnoise marquée par le début de la guerre, tente de restituer, une décennie plus tard, un autre état d'esprit collectif, celui des civils en proie aux rumeurs et aux représentations dantesques de la bataille de Turtucaia. Celles-ci sont alimentées par les militaires rescapés dont la vue, dans les rues de la capitale, « serraient subitement les cœurs et faisait pleurer les passants ». Après les premiers convois de prisonniers austro-hongrois capturés au tout début de la guerre, apparaissent, faisant contraste dans le paysage de la ville, « les soldats des régiments de Turtucaia, avec leurs bras enveloppés de bandages blancs à travers lesquels montait la couleur rouge du sang, des hommes qui ne pouvaient donner aucun éclaircissement, portant dans leurs regards des visions de terreur, parlant de façon confuse de quelques chose de terrible qui s'était passé là-bas : la chair humaine écrabouillée par le canon et des chevaux jetés dans le Danube, des commandants abandonnant leurs postes, des blessés massacrés par l'ennemi, des enfants aux mains coupées, des officiers se brûlant la cervelle après avoir fait tirer le dernier obus de leur batterie... »⁴⁶ La véridicité de cette reconstitution littéraire peut être mise, au moins en partie, en question ne serait-ce qu'à cause de la présence du fantasme des « enfants aux mains coupées » par l'ennemi, un thème visiblement emprunté au répertoire des rumeurs qui circulent en France et qui sont amplifiées par la presse pendant l'exode des civils réfugiés devant l'avancée allemande d'août 1914.⁴⁷ Toujours est-il que la littérature illustre à sa manière le poids de l'obsessionnelle défaite dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres.

On ne peut laisser de côté l'écho de la défaite dans l'art roumain à travers, notamment, les œuvres du peintre Nicolae Tonitza, capturé à Turtucaia et

⁴⁵ Topîrceanu, *Amintiri din luptele de la Turtucaia*.

⁴⁶ Ibid. 44.

⁴⁷ Petrescu, *Intunecare*, 207.

prisonnier dans le camp de Kîrdjali.⁴⁸ Les desseins et les tableaux de Tonitza, œuvres d'observation, de réflexion et de mémoire, rejoignent par le biais spécifique de l'art du peintre, les souvenirs de captivité publiés dans l'entre-deux-guerres par d'anciens prisonniers roumains en Bulgarie. Tonitza participe ainsi à un courant qui autonomise l'expérience de la captivité et lui confère ses pleins droits à la mémoire et à la compassion avec, en toile de fond, la débâcle militaire emblématique et obsédante. Tonitza est le peintre des colonnes de prisonniers dépenaillés qui prennent, le dos voûté, le chemin des camps, des blessés qui marchent, épuisés, en s'épaulant mutuellement, des morts en captivité, enterrés humblement par leur camarades. A partir des desseins et des croquis réalisés dans le camp de Kîrdjali il va peindre, après son retour en Roumanie en 1918, plusieurs tableaux dont les thèmes résonnent avec l'impression inéluctable de catastrophe humaine qu'a légué en Roumanie la bataille de Turtucaia : *Sur la route de Turtucaia, Convoi de prisonniers, Enterrement d'un prisonnier roumain en Bulgarie*.

La mémoire des victoires militaires roumaine de l'été 1917 et celle de l'accomplissement du projet national fin 1918 n'ont jamais effacé complètement le souvenir de Turtucaia dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres. Défaite emblématique et difficile à évacuer de la mémoire collective, défaite porteuse d'un permanent avertissement sur la fragilité de la victoire finale et de ses acquis, défaite convertible en réquisitoire sur une scène politique en pleine transformation à partir de 1918, Turtucaia, ne devait s'effacer de la conscience publique roumaine qu'après l'instauration du communisme. Le statut de bataille menée contre l'armée d'un pays devenu, entre temps, un « pays-frère » à l'intérieur du « camp socialiste » ainsi que l'issue désastreuse de cet épisode ont poussé à la disparition du nom « Turtucaia » des ouvrages historiques et des manuels de l'époque communiste. L'exhumation limitée de cette bataille dans certains ouvrages publiés pendant la phase finale, la plus virulente, du national-communisme de Ceaușescu⁴⁹ ne lui a pas permis de revenir au cœur de la mémoire collective de la Grande Guerre. Cette éclipse est, vraisemblablement, irréversible car rien ne prouve, même après 1989, que le nom de la plus grande défaite subie par l'armée roumaine dans la Grande Guerre puisse redevenir un repère pour la mémoire collective des Roumains dans le postcommunisme.

⁴⁸ John Horne et Alan Kramer, 1914. *Les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique* (Paris : Editions Tallandier, 2005), 307–310.

⁴⁹ Laura Sânziana Romanescu Cuciuc, « Nicolae Tonitza, the painter from Turtucaia », *Revista Română de Studii Eurasiatice* IX/1–2 (2013).

Bibliographie et sources

Académie Roumaine, Bucarest

Section des manuscrits

— Fonds Nicolae Iorga

Archives Militaires Roumaines, Bucarest

— Fonds « Comandamentul Capului de Pod Turtucaia »

— Fonds « Comandamentul general al etapelor »

Archives de Ministère des Affaires Etrangères, Bucarest

— Fonds 71-1914, E2

Argetoianu, Constantin. *Pentru cei de mâine. Amintiri din vremea celor de ieri*. Tome. III, 5^e partie. Bucarest : Humanitas, 1992.

Averescu, Gen. Alexandru *Răspunderile*. Editura Ligii Poporului, 1918.

Bacalbaşa, Constantin. *Capitala sub ocupația dușmanului 1916–1918*. Brăila : Alcalay & Calafeteanu, 1921.

Bogza, Geo. *Țări de piatră, de foc și de pământ*. Bucarest : Fundația pentru Literatură și Artă Regele Carol II, 1939.

Boychev, Petur. *Geroite na Tutrakanskata epopeia*. Sofia : IK Gutenberg, 2016.

Cancicov, Vasile Th. *Impresiuni și păreri personale din timpul războiului României*. Tome 2. Bucarest : Atelierle Societății Universul, 1921.

— *Jurnal din vremea ocupației*. Tome I. Bucarest : Humanitas, 2015.

Dabija, G. A. *Armata română în Războiul Mondial (1916–1918)*. Tome I. Bucarest : I. G. Hertz [s.d.].

Duca, Ion G. *Amintiri politice*. Tome II. Munich : Jon Dumitrescu Verlag, 1981.

Horne, John et Alan Kramer. 1914. *Les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*. Paris : Editions Tallandier, 2005.

Iorga, Nicolae. *Războiul nostru în note zilnice*. Tome II, Chap. « Lupta de la Turtucaia ». Craiova : [s.d.].

Kiritescu, Constantin. *Istoria războiului pentru întregirea României 1916–1919*. Tome I, 2e éd. Bucarest : Cartea romaneasca, 1925.

Mille, Constantin « Fleoarțe », *Adevărul*, 27 août/9 septembre 1916.

Ministerul Apărării Naționale, M.St. Major – Serviciul Istoric. *România în Războiul Mondial 1916–1919*. Tome I. Bucarest : Monitorul Oficial și Imprimeriile Statului, 1934.

Petrescu, Cezar. *Intunecare*. Bucarest : Litera, 2010.

Regina Maria a României, *Jurnal de război*. Tome I. Bucarest : Humanitas, 2016.

Romalo, Grigore. *Carnete de război 1916–1917*. Editura Corint, 2017.

Romanescu Cuciuc, Laura Sinziana. « Nicolae Tonitza, the painter from Turtucaia ». *Revista Română de Studii Eurasiatice IX/1–2 (2013)*, 53–61.

Teodorescu, Gen. Constantin. *Turtucaia. Studiu tactic și cauzele înfrângerii*. Brașov : Tipografia Unirea, 1922.

Topirceanu, George. *Amintiri din luptele de la Turtucaia. Pirin-Planina (episoduri tragice și comice din captivitate)*. Bucarest : Humanitas, 2014.

Torrey, Glenn. *The Romanian Battlefield in World War I*. Lawrence :University Press of Kansas, 2011.

Yarka, Arabella. *De pe o zi pe alta. Carnet intim 1913–1918*. Bucarest : Compania, 2010.

Zagoriț, Colonel Constantin. *Turtucaia*. Ploiești : Institutul de Arte Grafice Concurența, 1939.